

CONTES EN PROSE

LE ROI BOURGEOIS

Conte allègre

Ami ! Le ciel est opaque, l'air froid, le jour triste. Un conte allègre... comme pour dissiper les brumeuses et grises mélancolies. Le voici :

Il y avait dans une ville immense et brillante un roi très puissant qui possédait des vêtements riches et extravagants, des esclaves nues, blanches et noires, des chevaux aux longues crinières, des armes étincelantes, des lévriers véloces et des rabatteurs qui de leurs cors de bronze emplissaient le vent de leurs fanfares. Était-ce un roi poète ? Non, mon ami : c'était le Roi Bourgeois.

Grand amateur d'arts, le souverain traitait avec largesse ses musiciens, ses faiseurs de dithyrambes, ses peintres, sculpteurs, apothicaires, barbiers et maîtres d'escrime.

Quand il se rendait sur ses terres, il faisait improviser par ses professeurs de rhétorique, près du sanglier blessé ou du chevreuil sanglant, d'allusives chansons ; les domestiques emplissaient les coupes d'un vin d'or frémissant, et les femmes battaient hardiment le rythme de leurs mains. C'était un roi soleil, dans sa Babylone emplie de musiques, d'éclats de rire et de bruits de festin. Quand il était las de la cité grouillante, il partait à la chasse, assourdissant les bois de tout son équipage ; et il faisait s'enfuir les oiseaux effrayés abandonnant leurs nids, et le tapage se répercutait au plus profond des cavernes. Les chiens aux pattes élastiques

piétinaient les herbes folles du chemin, et les chasseurs, penchés sur l'encolure des chevaux, faisaient ondoyer leurs capes pourpres, visage enflammé et cheveux au vent.

Le roi possédait un palais magnifique dans lequel il avait accumulé mille richesses et de merveilleux objets d'art. On y accédait par une allée bordée de touffes de lilas et de larges étangs, salué par des cygnes aux cols blancs puis par des laquais guindés. Bon goût. On montait ensuite un escalier décoré de colonnes d'albâtre et de smaragdite que flanquaient des lions de marbre comme ceux des trônes salomoniques. Raffinement. Outre les cygnes, il avait une vaste volière qu'en amoureux de l'harmonie, des roucoulements et des trilles, il s'était fait construire ; c'est là qu'il allait élargir son esprit en lisant des romans de M. Ohnet, de précieux manuels de grammaire, ou de délicates critiques littéraires. Nul doute : c'était un défenseur acharné de la correction littéraire et du raffinement artistique ; âme sublime éprise de finesse et d'orthographe.

Japonaiseries ! Chinoiseries ! Pour le luxe et rien de plus. Il pouvait bien s'offrir le plaisir d'un salon digne du goût d'un Goncourt ou des millions d'un Crésus : chimères de bronze aux gueules ouvertes et aux queues enroulées, en groupes fantastiques et merveilleux ; laques de Kyoto incrustées de feuilles et de rameaux d'une flore monstrueuse et d'animaux d'une faune inconnue ; papillons posés aux murs tels d'étranges éventails ; coqs et poissons colorés ; masques aux visages infernaux et aux yeux presque vivants ; dagues antiques à oreillons et pommeaux décorés de dragons dévorant des fleurs de lotus ; et dans des coquilles, des tuniques de soie jaune, comme tissées de fils d'araignée, brodées de hérons rouges et de verts épis de riz ; et des vases, de ces porcelaines séculaires sur lesquelles des guerriers tartares couverts de peaux jusqu'aux reins portent des arcs tendus et des carquois de flèches.

Il y avait aussi le salon grec, rempli de marbres : déesses, muses, nymphes et satyres ; et un salon dédié aux temps galants, avec des tableaux du grand Watteau et de Chardin ; deux, trois, quatre, combien d'autres salons !

Et Mécène s’y promenait, le visage baigné d’une certaine majesté, le ventre heureux, couronne sur la tête, comme un roi de cartes.

Un jour on amena une espèce d’homme étrange jusqu’à son trône où il se trouvait entouré de ses courtisans, de ses rhétoriciens et de ses maîtres d’équitation et de danse.

– Qu’est-ce là ? demanda-t-il.

– Sire, c’est un poète.

Le roi avait des cygnes dans ses étangs, des canaris, des moineaux, des moqueurs polyglottes dans sa volière ; un poète était quelque chose de nouveau et d’étrange.

– Laissez-le là.

Et le poète de dire :

– Sire, je n’ai pas mangé.

Le roi :

– Parle et tu mangeras.

Il commença :

– Sire, il y a bien longtemps que je chante le verbe de l’avenir. J’ai déployé mes ailes dans l’ouragan, je suis né dans le temps de l’aurore : je cherche la race élue qui doit attendre, l’hymne à la bouche et la lyre à la main, la venue du grand soleil. J’ai abandonné l’inspiration de la ville malsaine, l’alcôve pleine de parfums, la muse charnelle qui emplît l’âme de petitesse et le visage de poudre de riz. J’ai brisé la harpe enjouée aux cordes distendues contre les verres de Bohême et les jarres où mousse le vin qui saoule sans donner de forces ; j’ai jeté le manteau qui me donnait l’air d’un histrion, ou d’une femme, et je me suis vêtu de façon sauvage et splendide : mes haillons sont de pourpre. Vers la forêt je suis allé où j’ai demeuré, vigoureux et repu de lait fécond et de liqueur de vie nouvelle ; et sur le rivage de l’âpre océan, secouant la tête sous la sombre et puissante tempête, comme un ange superbe, ou comme un demi-dieu de l’Olympe, j’ai au profit du iambe aboli le madrigal.

« J’ai caressé la grande nature, et j’ai cherché, à la chaleur de l’idéal, le vers qui est sur l’astre au fin fond du ciel, et celui qui est dans la perle au plus profond de l’Océan. J’ai voulu être fort ! Car vient le temps des grandes révolutions, et celui d’un Messie tout de lumière, d’agitation et de puissance, et il faut recevoir son esprit avec un poème qui soit un arc

de triomphe, aux strophes d'acier, aux strophes d'or, aux strophes d'amour.

« Sire, l'art n'est pas dans les blocs de marbre froid, ni dans les tableaux raffinés, ni dans l'excellent Monsieur Ohmet ! Sire, l'art ne porte pas de pantalon, ne parle pas bourgeois et ne met pas de point sur tous les i ! Il est auguste, porte des habits d'or, ou de flamme, ou bien va dévêtu, et il pétrit fiévreusement la glaise, et peint avec la lumière, et il est opulent et donne des coups d'ailes comme les aigles, ou des coups de griffes comme les lions. Sire, entre un Apollon et un jars, préférez l'Apollon, même si l'un est de terre cuite et l'autre d'ivoire.

« Ô, la poésie !

« Et que voit-on ? Les rythmes se prostituent, on chante les grains de beauté des femmes et on fabrique des sirops poétiques. Qui plus est, Sire, le cordonnier critique mes hendécasyllabes, et monsieur le professeur de pharmacie met des points et des virgules à mon inspiration. Et vous autorisez tout cela, Sire !... L'idéal, l'idéal...

Le roi l'interrompt :

– Vous avez entendu. Que faire ?

Un philosophe en vogue répondit :

– Si vous le permettez, Sire, je suggère qu'il gagne son pain en jouant d'une boîte à musique ; nous pouvons le placer dans le jardin, près des cygnes, pour que vous l'entendiez lors de vos promenades.

– Oui, dit le roi ; et s'adressant au poète : tu tourneras la manivelle. Tu fermeras la bouche. Tu feras résonner une boîte à musique qui joue des valses, des quadrilles et des galops, à moins que tu ne préfères mourir de faim. Morceau de musique contre morceau de pain. Foin de charabia et d'idéal. Va.

Et depuis ce jour, on put voir sur les berges de l'étang aux cygnes le poète affamé qui tournait la manivelle de la boîte à musique : tralala, tralalère... honteux sous les regards du grand soleil ! Que le roi passât à proximité ? Tralala, tralalère !... Fallait-il se remplir l'estomac ? Tralala, tralalère ! Le tout sous les moqueries des oiseaux libres qui venaient boire des gouttes de rosée dans les lilas en fleurs ; dans le bourdonnement des abeilles qui le piquaient au visage et remplissaient ses yeux de larmes...

Des larmes amères qui roulaient sur ses joues et tombaient sur la terre noire !

Puis vint l'hiver, et le pauvre homme sentit le froid dans son corps et dans son âme. Et son cerveau était comme pétrifié, et les grands hymnes étaient oubliés, et le poète de la montagne couronnée d'aigles n'était plus qu'un pauvre diable qui tournait la manivelle : tralala, tralalère !

Et lorsque la neige se mit à tomber, le roi et ses vassaux l'oublièrent ; on abrita les oiseaux, et on le laissa dans l'air glacial qui lui mordait les chairs et lui fouettait la face.

Et une nuit où des hauteurs tombait une pluie blanche de duvets cristallisés, on donnait un festin au palais, et la lumière des lustres riait joyeuse sur les marbres, sur l'or et sur les tuniques des mandarins des vieilles porcelaines. Et l'on applaudissait à tout rompre aux toasts de monsieur le professeur de rhétorique, enguirlandés de dactyles, d'anapestes et de pyrrhiques, tandis que dans les coupes cristallines coulait le champagne et son pétilllement lumineux et fugace. Nuit d'hiver, nuit de fête ! Et le malheureux, couvert de neige, près de l'étang, donnait des coups de manivelle pour se réchauffer, tremblant et transi, insulté par la bise, sous la blancheur implacable et glacée, dans la nuit sombre, faisant résonner parmi les arbres sans feuilles la musique folle des galops et des quadrilles ; et il mourut, en pensant que naîtrait le soleil du jour à venir, et avec lui l'idéal... , et que l'art ne porterait pas de pantalon mais un manteau de flammes et d'or... Le lendemain, le roi et ses courtisans trouvèrent le pauvre diable de poète, tel un moineau que le gel abat, un sourire amer sur les lèvres, la main encore sur la manivelle.

Ô, mon ami ! Le ciel est opaque, l'air froid, le jour triste. Flottent de brumeuses et grises mélancolies...

Mais, qu'une phrase, qu'une opportune poignée de main peuvent réchauffer l'âme ! Au revoir.